

Zeitschrift: L'instruction publique en Suisse : annuaire
Band: 32/1941 (1941)

Bibliographie: Analyses bibliographiques
Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 01.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

QUATRIÈME PARTIE

Analyses bibliographiques

Quelques publications sur la réforme seolaire.

Dottrens, Robert. — *Notre enseignement secondaire.* Constatations, suggestions. Genève, 1938. 100 pages.

Ces chapitres, écrits pour la presse, comprennent, comme il se doit, une partie critique et une partie constructive. Si la première est basée sur l'école secondaire genevoise, n'oublions pas que toutes nos écoles secondaires souffrent du même mal, c'est-à-dire d'une conception encyclopédique du savoir, d'un enseignement presque exclusivement verbal, d'un abus de la mémorisation.

Les réformes proposées touchent à l'amélioration des conditions de travail, à l'organisation du travail, à l'allégement des programmes ; M. Dottrens demande en outre un contrôle efficace de l'enseignement et la formation pédagogique des maîtres secondaires. Marquées au coin d'une riche expérience et d'une compétence éprouvée, les remarques et les suggestions de M. Dottrens ne peuvent manquer d'inspirer tous les hommes que ne satisfait pas l'enseignement secondaire d'aujourd'hui.

Rinderknecht, H.-J. — *Die Schule von Morgen*. Coll. Erziehung und Schule. Zwingli-Verlag, Zurich, 1937. 43 pages.

L'auteur s'applique à démontrer que l'école doit s'adapter aux temps nouveaux tout en exigeant de ses élèves du travail parfait, du travail de précision, puisque ces qualités sont les seules capables de sauver notre pays. L'école ne peut donc pas se soucier uniquement d'un idéal pédagogique, elle doit s'inspirer de l'idéal tout court et de la réalité.

Le moyen ? Passer constamment et dans chaque leçon du travail libre (Freiarbeit) au travail discipliné (Straffarbeit), des expériences (Erlebnisse) aux résultats (Ergebnisse). Cette double méthode ferait alterner la camaraderie et le drill et les étapes de la leçon deviendraient les suivantes : examen de revision (rappel du connu), élaboration du nouveau, acquisition des connaissances, ordonnance du nouveau, affermissement des résultats.

La pratique d'une telle méthode demande que le maître se donne tout entier à sa tâche avec la conviction que, malgré les insuccès, les difficultés, l'apparente inefficacité de son travail, l'essentiel est de montrer l'exemple du travail aux élèves et de créer à l'école une atmosphère de travail heureux.

Carrard, A. — *La jeunesse de demain*. Réforme scolaire. Principes pédagogiques. Delachaux et Niestlé, S.A. Neuchâtel, 1941. 54 pages.

Ce qui caractérise les vues de M. Carrard, c'est d'abord leur accord avec la psychologie ; c'est ensuite leur caractère pratique et réaliste ; c'est enfin la méconnaissance voulue des nécessités de la formation de l'élite intellectuelle.

La psychologie réclame le respect de la nature de l'enfant, la formation de sa personnalité tout entière, l'être pensant, l'être affectif et l'être agissant (le cœur, la tête et la main, selon Pestalozzi), par des moyens en rapport avec ses tendances ; l'auteur insiste sur ce que le travail doit avoir de constructif, d'intéressant, de varié, de progressif. Plutôt que d'énumérer les branches d'études, les programmes doivent formuler les buts de l'instruction : apprendre à observer, à collaborer, à penser, à apprendre, à se dominer ; ainsi ils auront un caractère fonctionnel qui modifiera à la fois les méthodes, les manuels, la tâche du maître. Il s'ensuivra en particulier l'établissement d'un équilibre entre la

recherche par l'élève, le travail par groupes, le développement de la pensée d'une part et la discipline et l'effort imposés d'autre part.

Quelques idées retiennent l'attention, entre autres : l'importance du sommeil dans la fixation des connaissances nouvelles ; l'attribution aux maîtres d'un rôle exclusivement éducatif et non sélectif ; la substitution aux notes de fiches périodiques servant à l'orientation des élèves et des parents.

M. Carrard voudrait un enseignement unique jusqu'à 14 ans, l'école secondaire de 14 à 16 ans ayant pour seule différence avec l'école primaire du même âge l'étude du latin. Ces propositions paraissent dangereuses : une vraie culture repose sur une base solide et étendue de connaissances précises et un entraînement vigoureux de l'esprit dont les enfants ne sont pas tous capables. Obliger les esprits vifs et précoces à piétiner sur place avec les autres, c'est aggraver pour ne pas dire empêcher le recrutement de l'élite intellectuelle. S'il est impossible d'orienter des enfants de 10 ans, est-ce une raison pour ne commencer les études qu'à 14 ans ?

La brochure de M. Carrard est très suggestive et contribue à préciser les idées de ceux qui cherchent à adapter l'école aux temps nouveaux.

Meylan, Louis. — *L'école secondaire vaudoise au service du pays.* Pro Juventute, Lausanne, 1941. 94 pages.

M. Louis Meylan, l'actif directeur de l'Ecole supérieure et du Gymnase des jeunes filles de Lausanne, a réuni en une communauté de travail une vingtaine de personnes représentant les trois degrés de l'enseignement, les parents et les professions libérales, pour mettre au point un programme de rajeunissement de l'enseignement secondaire vaudois selon l'esprit de son magnifique ouvrage *Les humanités et la personne*. La brochure très dense que nous présentons est le résultat de ce travail ; elle consiste en un exposé en cinq chapitres suivi de 16 propositions précises.

La « prise de position » justifie l'opportunité d'une telle étude par la nécessité d'une adaptation souhaitée par tout le monde et par la crainte de voir la culture physique profiter seule, et sans doute aux dépens de la culture, du mouvement d'opinion en faveur d'une réforme.

Il convient tout d'abord de préciser que l'enseignement secondaire donne une culture générale, c'est-à-dire qu'il ne court pas

deux lièvres à la fois, en ajoutant à son effort de culture une préparation spéciale aux études universitaires ; il faut en outre rédiger un nouveau plan d'études qui indique « non les connaissances que l'enseignement secondaire doit entasser dans l'esprit, mais les habitudes intellectuelles et morales qu'il s'appliquera à développer » ; il préciserait ensuite quelles épreuves fonctionnelles jugeraient le travail de l'école et la maturité des élèves et suggérerait les moyens à employer. Il recommande des cours de perfectionnement pour les maîtres et préconise une préparation professionnelle sérieuse.

La « recherche d'un principe » fixe le caractère fonctionnel de l'école secondaire. Le maître doit être un éducateur, non un technicien ; il doit tenir compte du caractère concret de l'intelligence et du besoin d'activité de l'enfant, et transformer l'école « de contrainte subie sans profit en information désirée et efficace ». Il s'agit alors de renoncer au savoir pour le savoir en faveur de l'« éducation des fonctions : langage, jugement, raisonnement, sensibilité, initiative, subordination à un but commun, etc. ».

« Les grandes lignes » traitent de l'allégement des programmes, des types d'études, de la structure générale de l'école secondaire, des problèmes d'élimination, d'orientation, de promotion. Nous ne pouvons entrer dans le détail des propositions hardies aussi intéressantes que cohérentes formulées par la communauté de travail. Donnons-en l'essentiel. L'enseignement secondaire serait divisé en trois cycles de trois ans : le premier, essentiellement intuitif, serait commun à tous les élèves ; le deuxième, systématique, aurait un programme peu différencié avec des maîtres spéciaux ; le troisième, synthétique, présenterait « les grandes lignes des diverses disciplines, les grands problèmes de la vie de l'esprit » sans que la différenciation entre les types d'études soit trop marquée. Le latin serait obligatoire dès 10 ans ; l'option (latin-grec, latin-anglais, sciences-mathématiques) n'interviendrait qu'à 13 ans. L'horaire hebdomadaire comporterait 28 heures de leçons (gymnastique comprise), plus un après-midi consacré aux sports, aux excursions, aux visites d'ateliers, de musées, etc. La mission du maître secondaire serait de cultiver et d'orienter l'enfant et l'adolescent.

L'« esquisse d'un plan d'études » illustre la volonté de faire circuler dans l'école secondaire un vent chargé d'oxygène. Toutes les branches sont enseignées d'un point de vue fonctionnel ; l'enseignement de la philosophie est considérablement développé dans le troisième cycle et l'histoire biblique s'insère dans le cours d'histoire.

Le chapitre « éducation morale et sociale » n'est pas le moins important. Il met l'accent sur la formation de l'être moral et social non par accident ou indirectement à travers l'enseignement, mais comme le but essentiel de l'école. Il convient d'établir des rapports de confiance et de loyauté entre maîtres et élèves, il faut entraîner l'enfant « aux concessions et aux sacrifices », sublimer son désir de primer et l'habituer à servir en utilisant sa responsabilité, son esprit d'initiative et son courage. Une telle éducation n'est possible qu'avec des maîtres qui se donnent tout entiers, grâce à une collaboration confiante entre l'école et la famille et par une conception religieuse et chrétienne de la vie.

Telles sont les grandes lignes de ce travail dont il est facile de voir à quel point il est riche et novateur ; le problème de l'enseignement secondaire y est étudié dans toute son ampleur avec un sens aigu des réalités et des possibilités.

Le *Collège classique cantonal* de Lausanne réplique par le « rapport » dactylographié « de la commission chargée d'étudier l'ouvrage de M. L. Meylan ».

Le rapport ne définit ni la culture, ni l'éducation, ni l'enfant ; il est une œuvre de polémique et nous devons passer sous silence ses rares allusions aux principes généraux de pédagogie. Il s'en prend surtout aux conclusions de M. Meylan ; il constate qu'il en réalise une partie (notamment les maîtres de classe et la division en trois cycles) et il en repousse d'autres, les déclarant dangereuses, impratiques ou utopiques, voire démagogiques, particulièrement l'idée du latin obligatoire pour tous, d'un diplôme du gymnase sans admission à l'université, de la suppression des notes.

Dévaud, Eugène. — *Dieu à l'école.* Fribourg, 1941. 38 pages.

Ce qui frappe et séduit dans les écrits de Mgr le chanoine Dévaud, c'est la fermeté de la pensée et la netteté de la direction. Dans une langue agréable où ne manque pas l'esprit, l'auteur parle du rôle du maître qui, se subordonnant à Dieu et à l'enfant, doit aider l'enfant à se réaliser chrétiennement. Pour y arriver, il convient de le faire passer de l'intérêt pur et simple à l'intérêt de sympathie puis à l'intérêt enthousiaste qui va jusqu'au don de soi. M. Dévaud parle ensuite de l'enseignement religieux à l'école, de Dieu dans les branches profanes, et, brièvement, de Dieu à l'école pour anormaux.

L'auteur affirme que l'enseignement doit être vivant ; pour cela, le maître doit être lui-même vivant et humain ; il faut donc qu'il se donne tout entier dans son enseignement, car « j'assigne à chaque branche, outre l'acquisition d'un certain savoir, une formation non seulement de sympathie, mais de décision et d'action à l'égard des tâches capitales de la vie », et le maître « est, lui aussi (comme Jésus), en quelque sorte, pour ses enfants, la vérité, la voie et l'initiateur à la vie ». Cette consécration totale de la personne du maître croyant est une nécessité pour exercer sur les enfants une action efficace. Le but de l'école n'est pas de livrer à l'humanité des flacons remplis de choses précieuses ou des mécanismes bien remontés, mais des âmes vivantes, attachées à Dieu, et s'avancant résolument vers la réalisation de leur idéal.

Publications diverses.

Ferrière, Ad. — *Aime ton pays. Nos trois croix. Les nouveaux Cahiers*, La Chaux-de-Fonds, 1941. 61 pages.

Excellent exposé, clair et vivant, des raisons que nous avons d'aimer la Suisse et de travailler à réaliser toujours mieux son idéal, plus actuel que jamais.

L'organisation des bibliothèques scolaires. Publication No 72 du Bureau international d'Education. Genève, 1940. 166 pages.

Dans ce volume, les réponses de quarante-trois pays sont précédées d'une vue d'ensemble où l'auteur étudie successivement l'administration, le fonctionnement, l'utilisation, le choix et l'édition des livres. Il est possible ainsi de se faire une idée parfaitement claire de l'ensemble de la question dans l'univers et de trouver bien des suggestions utiles.

Guex, Germaine. — *Quelques entraves psychologiques au développement de la personnalité.* Editions du Groupe Esprit. Lausanne, 1940. 78 pages.

Il sera très utile à beaucoup que ces causeries aient été réunies en un petit volume riche de substance, très humain, optimiste et bienfaisant. Mlle Guex met au point une définition de la person-

nalité puis aborde « les entraves » à son développement ou à son affirmation : « le refus d'accepter la vie », « l'asservissement aux traditions familiales et sociales », « le mauvais emploi de l'affectivité » et « l'affectivité détournée de ses buts normaux par une fixation au passé ». Ecrit dans une langue claire, élégante, dépouillée de tout attirail technique, cet ouvrage est à la portée du public qui réfléchit, et plein d'enseignements.

Ramsauer, Johannes. — *Im Bannkreis Pestalozzis*. Tornister-Bibliothek. Erlenbach-Zurich. 46 pages.

Les éditeurs ont eu l'excellente idée de mettre à la portée du grand public des maîtres les souvenirs savoureux du disciple aimé de Pestalozzi. Petit ouvrage d'un grand intérêt et d'une lecture facile... même pour nos grands élèves.

Hanselmann, Heinrich. — *Vom Sinn der Arbeit*. Rotapfel-Verlag. Erlenbach-Zurich. 1936. 56 pages.

M. Hanselmann, professeur de pédagogie thérapeutique, exalte dans cette brochure un sens du travail auquel nous ne sommes plus habitués. Il estime que ceux qui maudissent le travail et ceux qui en font un jeu se trompent également. Orienter sa vie vers la fortune pour arriver le plus tôt possible à vivre sans travailler, c'est s'exposer presque fatalement à s'aigrir contre le travail, la destinée, et tous ceux qui exercent l'autorité. Souvent l'homme s'abuse en croyant aimer son travail : en réalité, il aime la situation que lui vaut son travail ou il s'aime lui-même dans son travail. Il n'est pas de profession, si libérale soit-elle, qui n'ait ses aspects lassants, ennuyeux, pénibles. Le travail est toujours dur, il doit l'être, et la bénédiction qu'il renferme, il ne la donne que lorsqu'il a été accompli. Le travail est un effort, une victoire de l'homme sur son moi ; il se distingue du jeu en ce qu'il est une activité imposée et non libre. Il faut donc dès l'enfance conserver au travail le caractère de contrainte, d'obligation, afin de préparer l'enfant à n'importe quelle tâche de l'avenir.

Il est des travaux très pénibles, ou grossiers, ou qui demandent à l'ouvrier aussi peu que possible de sa personnalité. Ce n'est pas le travail qui aigrit mais la fausse conception que l'on s'en

fait. Le travail doit faire mal, à l'enfant comme à l'apprenti et à l'ouvrier. En effet, « travailler est un art, l'art vient du pouvoir et le pouvoir de l'exercice » ; le travail « cache en lui un bonheur, si nous avons assez de courage et de force pour endurer le mal qu'il nous fait ». Tels sont les derniers mots de l'auteur et la leçon qu'il faut enseigner aux enfants.

Millot, Albert. — *L'éducateur et l'action éducatrice*. Nouvelle encyclopédie pédagogique. Presses universitaires de France, 1941. 156 pages in-16.

La sûreté de la documentation, la précision de la pensée, la clarté de l'intelligence, la concision ferme et pleine de la phrase, font un régal des ouvrages de M. Millot.

Ce livre présente tous les aspects du problème de l'éducation étudié par rapport à l'éducateur et la dernière phrase donne le ton du volume : « Celui qui exerce la fonction d'éducateur peut être en ce monde l'un des meilleurs serviteurs de l'Esprit ». M. Millot montre d'abord pourquoi l'éducation est une nécessité et pourquoi il faut des éducateurs, critiquant au passage les opinions de Rousseau, Mme Montessori et Durkheim. Il passe ensuite à l'éducateur pour en déterminer les qualités et la formation. Puis il étudie longuement les rapports de l'instruction et de l'éducation pour justifier la nécessité d'une éducation morale par les maîtres, quel que soit leur enseignement ; pour prévenir le découragement des maîtres, il analyse les obstacles et les difficultés de leur tâche ; il énumère enfin les résultats de l'action éducatrice.

M. Millot fait sentir à quel point l'éducateur est responsable devant l'humanité, en raison de son influence personnelle, consciente, ou non, et il écrit : « l'éducation de l'éducateur est pour une très grande part une œuvre personnelle qui n'est jamais tout à fait achevée et qui suppose, avec une vitalité qui demeure assez riche, ces qualités de perspicacité, d'ingéniosité, de souplesse dont nous avons signalé l'importance ». On voit à quelle hauteur M. Millot situe le problème. On s'attendrait à le voir aller jusqu'au bout de sa pensée et nous dire où l'éducateur doit chercher les « principes supérieurs » de son action, l'inspiration de sa conduite personnelle et la source de son enrichissement ; M. Millot ne le dit pas. A chacun de compléter selon l'orientation de sa vie religieuse ou de sa pensée philosophique. Tel quel cependant, ce livre est bienfaisant et très riche.

Challaye, F. — *L'enfant et la morale*. Presses universitaires de France, 1941. 160 pages in-16.

Dans ce vivant petit ouvrage, l'auteur consacre près de la moitié des pages à un « historique sommaire » dans lequel il rappelle la position prise par les pédagogues et les penseurs à partir de la Renaissance, en comprenant parmi eux Pestalozzi et Fröbel, et, pour les temps contemporains, Durkheim, Freud et Claparède ; la nouveauté est de voir figurer dans cette galerie Auguste Comte, dont bien peu d'hommes connaissent les idées pédagogiques. Vient ensuite l'exposé en deux parties du problème : la nature de l'enfant et l'action de la société. Dans ces deux chapitres, l'auteur expose la nécessité de distinguer entre la tendance à la vie morale, innée à l'homme aussi bien que la curiosité intellectuelle, et la morale, dont l'idéal change avec les époques et les régions et ne peut être connu que par l'éducation ; celle-ci est avant tout le fait de la famille d'abord, puis de l'Etat et de l'Eglise. M. Challaye a soin de montrer comment s'exerce l'action de ces milieux, ce qui la gêne et ce qui la favorise. Dans de brèves considérations pédagogiques, l'auteur conclut que, l'enfant étant pourvu à la fois d'un « égoïsme fondamental » et de « penchants sympathiques », l'éducation morale est possible et nécessaire ; il donne en quelques pages des directions autorisées mais par trop sommaires sur les procédés à employer, l'enseignement moral et l'éducation religieuse. Tout l'ouvrage est écrit dans un esprit large que l'on voudrait — vu les circonstances, — plus carrément spiritualiste.

G. CHEVALLAZ.
